

The killing of a Sacred Deer Tragédie grecque, comédie glauque

Jean Beaulieu

Number 311, December 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (2017). Review of [The killing of a Sacred Deer : tragédie grecque, comédie glauque]. *Séquences : la revue de cinéma*, (311), 30–31.



The Killing of a Sacred Deer

Tragédie grecque, comédie glauque

Tournant pour la seconde fois en langue anglaise, le réalisateur Yorgos Lanthimos (**Canine**, **The Lobster**) récidive avec un thriller clinique, au confluent de la comédie macabre, du fantastique et de la tragédie grecque, forçant le malaise à un degré extrême à la façon d'un Haneke. Prix du scénario à Cannes en 2017 (ex-aequo avec **You Were Never Really Here** de Lynne Ramsay), **The Killing of a Sacred Deer** donne encore l'occasion à Colin Farrell de se distinguer dans un rôle hors série, mais c'est le jeune comédien irlandais Barry Keoghan qui lui vole la vedette.

JEAN BEAULIEU

Depuis **Canine**, son premier long métrage ayant profité d'une large distribution à l'international et primé à Cannes (Un certain regard) en 2009, le réalisateur grec Yorgos Lanthimos suit un parcours dans lequel il aime saper le confort du spectateur à travers une intrigue hors normes basée sur la métaphore, se livrant à une critique acerbe de divers travers de la civilisation occidentale. Dans le film précité, un père surprotecteur force les membres de sa famille à vivre en autarcie, leur refusant virtuellement l'accès à toute communication extérieure, tout en détournant le sens des mots les plus courants — une fable sinistre, à l'humour noir, dénonçant le pouvoir despotique dans un pays qui fut le berceau de la démocratie.

Il tourne ensuite **Alps** (2011), dans lequel des membres d'une société secrète offrent leurs services auprès de personnes affectées par la mort d'un proche afin de jouer temporairement

le rôle du défunt et leur permettre de mieux vivre leur deuil — regard incisif sur la cupidité pouvant entourer le commerce de la mort ainsi que sur la quête identitaire et la trahison.

Enfin, dans **The Lobster** (2015), Lanthimos propose un récit dystopique dans lequel les amoureux éconduits doivent se rendre dans un hôtel où ils ont 45 jours pour se trouver un nouveau partenaire de vie, à défaut de quoi ils sont transmués en un animal de leur choix — satire féroce (mais affaiblie par une seconde partie beaucoup moins mordante qui se perd en circonvolutions répétitives) sur la misère affective de la société de consommation et les moyens radicaux opérés pour la contrer.

Cette année, avec **The Killing of a Sacred Deer**, le cinéaste dénonce l'impunité dont jouissent certains individus bien nantis et haut classés dans l'échelle sociale par rapport aux « démunis », aux gens sans défense, à travers le cas d'un chirurgien

PHOTO : L'étrangeté des situations



cardiaque, Steven (campé brillamment par Colin Farrell, au ton singulièrement monocorde), bon père de famille, qui tente de masquer ou de faire oublier par divers moyens détournés (pécuniaires, entre autres) une faute déontologique grave. Ayant recours, dans les dialogues, à un humour séché à froid quasi surréaliste, Lanthimos pousse l'audace d'insérer une touche de fantastique par le truchement du personnage de Martin, adolescent affligé par le décès de son père dont il tient Steven responsable et qui, tel un oracle, jette un sort aussi maléfique qu'inexplicable aux membres de la famille du professionnel.

Au contraire de son film précédent, celui-ci gagne en intensité et en tension à mesure que l'intrigue progresse. Grâce à un scénario bien ficelé, les scènes se succèdent, révélant patiemment les clés du récit. Et c'est lorsque l'espèce de malédiction proférée par le jeune homme à l'endroit des enfants du couple de médecins (l'épouse, jouée par Nicole Kidman, est ophtalmologue) que le film se trouve propulsé sur les rails de la tragédie, alors que tout ce qui précédait semblait tenir de la satire, de l'observation de mœurs ou du théâtre de l'absurde.

Dans cette variation quelque peu horrifique du *Teorema* de Pasolini, mâtinée de l'atmosphère sclérosée du *Funny Games* de Haneke, il convient de noter ici la prestation troublante et perturbante du jeune acteur émergent Barry Keoghan (vu dans *Dunkirk*) qui crève l'écran dans le rôle de Martin et offre un duel épique à Farrell sur deux registres de jeu différents (passant presque sans transition du comique au dramatique, parfois à l'intérieur d'une même scène). Avec son faciès assez particulier, rappelant à la fois un lutin malicieux et un délinquant un peu retardé, Keoghan personifie l'intrus qui, de façon progressive et subtile, vient déboussole le quotidien d'une famille peut-être pas aussi unie qu'on le croit (comme dans *Canine*) en lançant

son terrible ultimatum au père. Les manœuvres insidieuses de son personnage amèneront chaque membre de cette famille à se révéler à soi-même.

La force de *The Killing of a Sacred Deer* réside dans le fait que l'étrangeté des situations n'a d'égale que l'étrangeté du traitement. Cette dernière se trouve exacerbée par des dialogues faussement sérieux ou carrément décalés (les échanges sur la montre, entre autres), par une trame sonore éclectique et dissonante — parfois ampoulée, parfois inquiétante (György Ligeti) et allant jusqu'au *punk rock* — qui impose une certaine distanciation avec le sujet et par des mouvements de caméra fluides ou des cadrages insolites (p. ex. des plans d'ensemble lors d'une discussion intime, les nombreuses plongées vertigineuses) contribuant à désarçonner le spectateur, qui ne sait absolument pas en quoi consistera la prochaine scène.

Le film repose aussi sur la dualité culpabilité/vengeance, où la loi du talion semble occuper une place de choix. Devant l'inefficacité de ses tentatives d'acheter sa rédemption auprès de

Martin, Steven doit transformer sa nature profonde et accepter de secouer ses convictions: lui, le scientifique rationnel agissant presque comme un robot, se voit confronté à une épreuve qui défie la morale et l'entendement. Quant à Martin, d'une stoïcité absolument imperturbable, il se montre prêt à tout, même au prix du supplice physique le plus dur, pour obtenir réparation et justice. Une bataille immorale s'engage alors.

Le récit évolue aussi visuellement selon un mouvement descendant, où l'on passe de la lumière dans la première partie — les lieux sont baignés d'une lumière vive, aseptisée (l'hôpital) ou réconfortante, sinon « normale » (la maison familiale dans une banlieue pavillonnaire cossue de l'Amérique blanche) — à la pénombre du dernier acte, où la tension dramatique croît au fil de scènes lugubres, principalement tournées dans un sous-sol mal éclairé.

Outre l'allusion à la tragédie d'Euripide (*Iphigénie à Aulis*), le titre original comporte évidemment un double sens en raison de l'homonymie entre les mots « deer » (le cerf) et « dear » (l'être cher). Sous ses airs de déjà vu, *The Killing of a Sacred Deer* est un thriller stylisé, caractérisé (comme dans les autres films du réalisateur) par un manque flagrant d'empathie envers les personnages, et qui oscille entre naturel et surnaturel sans autre forme d'explication. À prendre ou à laisser.

■ LA MISE À MORT DU CERF SACRÉ | Origine: Grande-Bretagne / Irlande – Année: 2017 – Durée: 2 h 01 – Réal.: Yorgos Lanthimos – Scén.: Yorgos Lanthimos, Efthimis Filippou – Images: Thimios Bakatatis – Mont.: Yorgos Mavropsaridis – Son: Johnnie Burn – Dir. art.: Jade Healy, Daniel Baker – Cost.: Nancy Steiner – Int.: Colin Farrell (Steven Murphy), Nicole Kidman (Anna Murphy), Barry Keoghan (Martin), Raffey Cassidy (Kim Murphy), Sunny Suljic (Bob Murphy), Alicia Silverstone (mère de Martin), Bill Camp (Matthew) – Prod.: Ed Guiney, Yorgos Lanthimos, Andrew Lowe – Dist.: Entract Films.